

# La rencontre psychothérapeutique: un acte politique de micromultitude

**Claudio Rud**

Traduction : Mauricio Leal & Jean-Marc Randin

Claudio Rud est médecin psychiatre, psychothérapeute, membre fondateur de la «Société argentine de psychodrame» et de l'institution *Casabierta*, qui organise depuis 1989 des formations à l'Approche centrée sur la personne. Il a enseigné dans des universités en Amérique latine et en Europe et a été Président de l'association argentine d'Approche centrée sur la personne. Il donne régulièrement des présentations dans des conférences et est l'auteur d'articles publiés dans différentes revues internationales.

## Résumé

En 1977, dans son livre *Un manifeste personnaliste*, Carl Rogers a mis en évidence le fait que la pratique centrée sur la personne comportait une dimension politique. La psychothérapie peut être vue comme un acte fondamentalement politique dès lors qu'on l'envisage comme une rencontre entre deux personnes, de laquelle émerge un événement nouveau et unique. Les bases théoriques et conceptuelles pour ce point de vue se trouvent chez Spinoza,

L'original de ce texte a été rédigé en espagnol puis traduit en anglais pour être publié in M. Bazzano, 2018, *Re-visioning Person-Centred Therapy*, Routledge. Cette traduction se base à la fois sur le texte original espagnol transmis par l'auteur et sur la version anglaise quelque peu modifiée.

et dans ce qu'il a défini comme étant la multitude. Alors que, dans la culture occidentale, domine une conception hiérarchique des relations, la psychothérapie centrée sur la personne est une proposition démocratique basée sur des principes philosophiques de pouvoir partagé et de considération des différences. Elle est une alternative à la vision dominante, une manière d'être qui intègre en son cœur le fait de ne pas savoir, de ne pas maîtriser.

*Mots-clés*: relation thérapeutique, relation dominant dominé, pouvoir, attitude du professionnel, philosophie, relation interpersonnelle, libéralisme, étude théorique.

## Introduction

Ce chapitre expose certains des développements que j'ai construits sur le plan théorique et conceptuel sur la base de conclusions tirées de ma propre pratique clinique et de leur correspondance avec une proposition politique alternative et divergente par rapport au système politique actuellement dominant dans le monde – du moins en Occident et particulièrement dans mon pays, l'Argentine. À partir de cela, je propose un point de vue qui vise à élargir la compréhension des phénomènes en jeu dans les champs social, politique et économique, ainsi que dans la construction de la subjectivité et sa mise en lien avec la psychothérapie centrée sur la personne en tant que pratique politique. De mon point de vue, la psychothérapie centrée sur la personne se propage dans le champ social en tant que proposition politique démocratique basée sur les principes philosophiques de puissance partagée, d'acceptation des différences, de recherche du bien commun – ce que Spinoza a défini comme étant la *multitude* (Negri, 2004; Deleuze, 2001).

Je propose une compréhension de la rencontre psychothérapeutique comme étant une occurrence de *micromultitude*, dans laquelle le renforcement de la puissance commune n'implique pas l'annulation du pouvoir de chaque individu. La constitution de cet événement implique de questionner l'identité des participants en tant qu'entités figées, parfaitement définies. Elle instaure la présence (*presentia*) en tant qu'acte créatif et donne à comprendre qu'une telle relation est ce qui détermine qui nous sommes sur le moment.

## Considérations politiques

Voici deux affirmations néolibérales prônées au quotidien dans les conversations en Argentine: «ne parlons pas de politique, parlons de projets personnels»; «aujourd'hui, il nous faut parler de paix, de dialogue et d'engagement démocratique» (alors même que sont mises en œuvre d'exorbitantes et continues augmentations de tarifs des services publics, la répression policière, les affronts législatifs, l'anéantissement des acquis sociaux et la violation de la loi).

Cette nouvelle forme du capitalisme tardif, descendante directe du capitalisme sauvage et dénommée néolibéralisme, a des conséquences qui nous affectent dans le quotidien, nous, sujets soumis aux impératifs du système, manipulés par les grands médias du pouvoir corporatif global. C'est ainsi que se génère ce qui se définit aujourd'hui comme la «post-vérité»<sup>1</sup>, mot entré en 2016 dans le dictionnaire Oxford.

Nous supportons cette condition dans nos pays, dans nos groupes, dans nos familles, en thérapie et peut-être de manière plus importante encore à l'intérieur de nous-mêmes. Elle se manifeste en effaçant la subjectivité, en augmentant l'égoïsme et la compétitivité, dans la perte de l'aptitude à entrer en empathie et dans la perte de la joie. En fait, le totalitarisme néolibéral capitaliste s'est déguisé en démocratie, et le résultat est la catastrophe sociale dont nous souffrons dans notre pays.

Lors d'une visite en Argentine, Franco Berardi, écrivain italien et auteur de nombreux ouvrages sur la politique néolibérale, s'est exprimé ainsi à propos de ce que nous vivons sous la forme d'un défilage social:

Le pire désastre auquel l'humanité puisse faire face est la désertification, puisque les fondements de l'éthique ne siègent pas dans les normes universelles de la raison pratique, mais dans la perception du corps de l'autre comme une continuité sensible du mien. À l'image de ce que les bouddhistes appellent la grande compassion, le fait de concevoir que ton plaisir est le mien, tout comme ta souffrance. C'est justement ce qu'on peut lire chaque jour dans les journaux: la pitié est morte puisque nous ne sommes pas capables d'empathie, à savoir de compréhension érotique d'autrui (Berardi, 2017)<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> N.d.t.: post-vérité: «qui fait référence à des circonstances dans lesquelles les faits objectifs ont moins d'influence pour modeler l'opinion publique que les appels à l'émotion et aux opinions personnelles» ([https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%88re\\_post-v%C3%A9rit%C3%A9](https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%88re_post-v%C3%A9rit%C3%A9)).

<sup>2</sup> N.d.t.: Berardi, 2017, p. 12.

Ce modèle nous amène à faire l'expérience et à croire que la vie est comme un *plan incliné* ayant un sens, une direction. Il y a ceux qui vont vers le haut et ceux qui tombent, ceux qui sont arrivés très haut<sup>3</sup>, etc. C'est ainsi que la société a forgé la métaphore de la *pré-tension*, qui signifie tendre préalablement vers, ce qui revient à être tendu, inquiet vis-à-vis de ce qui peut arriver. C'est ce que les individus font naturellement pour ne pas s'effondrer, pour ne pas tomber. Ainsi retrouvons-nous souvent en thérapie des jeunes et des moins jeunes qui éprouvent un besoin pressant de consulter sans vraiment savoir pourquoi, tout en ressentant l'imminence d'une chute s'ils ne font pas constamment un effort, chargés du fardeau de «s'élever», exprimé par des phrases telles que : «tu vas vers le haut; c'est une personne élevée; il a de bas instincts; ceux du haut; ceux du bas», etc. Ce qui ne fait pas de doute dans ces phrases, c'est qu'«en haut c'est mieux qu'en bas». C'est alors que la personne se lance dans une course effrénée pour ne pas se retrouver «exclue», ce qui la mène à une consommation démesurée dont la nature dépendra de sa souffrance.

Le philosophe coréen Byung-Chul, installé depuis de nombreuses années en Allemagne, contemple avec lucidité ce phénomène : «la motivation, le projet, la concurrence, l'organisation et l'initiative sont inhérents à la stratégie de domination psychopolitique du régime néolibéral»<sup>4</sup>.

La richesse n'est plus faite d'objets matériels, mais de l'accumulation de signes, de biens immatériels qui agissent sur la raison collective, l'attention, l'imagination et la psyché sociale au travers des médias et de l'informatique. Ce constat implique que les lois de l'économie atteignent et influencent l'équilibre psychique et affectif de la société et que cet équilibre, se propageant dans la société, finit par agir à son tour sur l'économie.

Franco Berardi ajoute :

L'affirmation d'une idéologie de type néolibéral impose socialement l'idée que nous devons tous nous considérer comme des entrepreneurs. Il n'est donc pas permis à quiconque de concevoir sa vie avec des préceptes plus souples et égalitaires. Si une personne se relâche, elle court le risque de finir dans la rue, à l'hôpital psychiatrique ou en prison.<sup>5</sup>

---

<sup>3</sup> N.d.t. : dans l'échelle sociale.

<sup>4</sup> N.d.t. : Byung-Chul Han, 2017, p. 12.

<sup>5</sup> N.d.t. : Berardi, 2007, p. 12.

J'en fais l'expérience dans ma propre vie lors de moments de sérénité et de joie pendant lesquels je profite de chaque expérience, que ce soit au travail ou dans ma vie privée, mais aussi dans des moments où l'urgence de produire m'emplit de malaise et d'anxiété. En l'occurrence, lors de la rédaction de cet article, ces sentiments s'expriment en moi d'une manière complexe et sensible sous la forme d'une lutte entre la joie de transmettre mes idées et mon besoin de succès, de renommée, de prestige et d'efficacité.

Cette politique promeut la méritocratie et l'individualisme (être l'entrepreneur de soi-même), tout comme l'image «selfie». Elle se présente comme un moyen d'exprimer la réalité et la vérité, fragilisant ainsi les liens sociaux, s'infiltrant dans notre quotidien en tant que nouvelle forme de soumission. Avec l'émergence de discours aux airs démocratiques et rassurants, nous l'ingérons telle la nouvelle boisson de l'époque «néolib», qui transforme la réalité et l'éthique en «postvérité ou réalité alternative». Elle se déverse dans notre culture et génère une souffrance psychique qui requiert une psychothérapie «selfie», reproduisant la logique de celui qui donne (thérapeute) et celui qui reçoit (client), réinstaurant la logique de celui qui possède et du dépossédé.

Cette formule à l'apparente bienveillance instaure en fait la suprématie d'un possesseur «généreux» qui en même temps ne saisit pas pleinement la valeur de ce qu'il reçoit. Ceci est souvent le cas en psychothérapie lorsque, courageusement, le client confie sa souffrance, son intimité et ses peines, alors que souvent le thérapeute n'en saisit pas pleinement la valeur. Le même mécanisme s'observe en économie, et le prêtre chilien San Alberto Hurtado le met en évidence dans les relations de travail :

Il y a ceux qui se délectent à accabler leurs inférieurs hiérarchiques de leur bonté tout en leur refusant la plus élémentaire des justices. Ils s'étonnent ensuite que leurs employés ne soient pas reconnaissants de tout ce qu'ils font pour eux et qu'en dépit de leurs efforts à leur égard, ces derniers se montrent ingrats et mécontents. Même si cela est paradoxal, il est plus facile d'être bon que d'être juste, et la bienfaisance sans justice ne peut combler l'abîme entre le patron et l'ouvrier, entre le professeur et l'élève, entre le mari et la femme. La bienfaisance sans justice nourrit un ressentiment profond. Celui qui se sent supérieur est flatté et prend un rôle paternel qui lui donne un sentiment exquis de contrôle. La simple justice détruit ce sentiment et le met sur un pied d'égalité avec ceux qu'il estime être ses inférieurs hiérarchiques.<sup>6</sup>

<sup>6</sup> N.d.t. : Hurtado, 2013, chap. 5.

## Politique et psychothérapie

En 1977, Carl Rogers parlait déjà de l'Approche centrée sur la personne comme étant une pratique politique. Je cite ici deux extraits de son livre qui permettent une relecture de l'acte psychothérapeutique en relation à la circulation du pouvoir lors de la séance. Sa conception a marqué une réelle distanciation par rapport au système médical (dans lequel la relation est profondément asymétrique), tant au niveau du savoir que par conséquent du pouvoir :

La politique de l'Approche centrée sur la personne est celle d'un renoncement et d'un évitement conscients, de la part du thérapeute, à prendre le contrôle sur le client ou à prendre des décisions pour lui.<sup>7</sup>

Tout comme Gertrude Stein disait de Paris que « ce n'est pas ce que Paris vous donne, c'est ce que Paris ne vous enlève pas », il est possible de définir l'Approche centrée sur la personne et le concept central de ce livre en la paraphrasant ainsi : « cette approche ne rend pas le pouvoir au client, elle ne le lui enlève jamais ».<sup>8</sup>

Bien que cette dernière définition ait marqué un réel pas en avant dans la redéfinition de la politique des relations d'aide, il me semble nécessaire de relever quelques différences : la première est que la relation thérapeutique peut donner du pouvoir, pour autant que celui-ci soit donné simultanément au thérapeute et au client dans la création d'un pouvoir commun (j'y reviendrai plus loin dans ce texte). La deuxième est que j'ai observé fréquemment chez des collègues que, dans leur empressement à aider la personne, ils se livrent à des recommandations, des conseils ou des opinions qui, bien que paraissant donner du pouvoir à la personne, en reviennent finalement à prendre le pouvoir sur elle. Une thérapeute centrée sur la personne m'a fait part il y a quelque temps d'un apprentissage profond qu'elle avait fait, d'une leçon reçue d'un client lors d'une séance pendant laquelle, dans son empressement à aider, elle lui proposait des alternatives pour sortir de sa douleur. Le client l'interrompit alors et lui dit d'un ton doux mais ferme : « on dirait qu'on n'a pas le droit d'être triste pendant un certain temps, ici ».

---

<sup>7</sup> N.d.t. : Kirschenbaum & Henderson, 1989, p. 381. Voir en français Rogers, C. R. (2001/2013). *L'approche centrée sur la personne*. Le Touvet. Ambre, pp. 406-424.

<sup>8</sup> N.d.t. : Rogers, 1977, p. 8.

Dans ce monde globalisé prédominent une certaine esthétique et une production de sens qui répondent aux lois du marché, et il existe des pratiques psychothérapeutiques qui correspondent à ce modèle en proposant des catégories fixes et une hiérarchie du savoir et du pouvoir. Le modèle néolibéral s'est imposé dans les domaines politique, social et économique, mais il s'est aussi immiscé dans la subjectivité et dans les processus de subjectivation. Il s'infiltré également dans les pratiques psychothérapeutiques en faisant la promotion de valeurs, propos et finalités, instaurant un modèle d'efficacité et de «succès» qui place la relation sur un mode politique de possédant-dépossédé, comme mentionné plus haut.

En présupposant que la réalité, avec son caractère multiple, opère dans une logique de règles du jeu plutôt qu'avec les lois qui impliqueraient une réalité unique, je voudrais discuter du jeu que nous jouons en tant que civilisation ou culture : il s'agit du jeu des dualités, du zapping, des oppositions, des diagnostics, des discriminations et des exclusions, d'un monde de la domination et de la mesure comme moyen de contrôle, dans lequel il est devenu impossible, tant pour le thérapeute que pour le client, de *rester avec ce qui se passe entre eux*. Il s'agit d'un jeu qui se base sur des règles qui renforcent et valorisent la position de celui qui soumet sur celui qui est soumis, qui est sous-tendu par la métaphore de la survie du plus fort, du plus apte. Il existe néanmoins une alternative à la théorie darwinienne de l'évolution, exposée par le biologiste Brian Goodwin, selon laquelle ce qui importe dans les processus biologiques est l'ordre relationnel entre les différents composants qui permet que les qualités émergentes prédominent sur la quantité. Il précise que nous sommes tout autant coopératifs que compétitifs, autant altruistes qu'égoïstes, autant créatifs et ludiques que destructifs et répétitifs (Goodwin, 1998).

C'est en tenant compte de ces deux points de vue que j'affirme la nécessité de comprendre l'acte thérapeutique comme un acte politique, un événement coopératif et, comme le propose le mouvement féministe actuel, que «ce qui est personnel est aussi politique».

En philosophie politique, il existe deux postures concernant le droit naturel : la première est la notion de *peuple*, développée par Hobbes, selon laquelle la somme des individus se réduit à un conglomerat passif de corps et de volontés ; cette posture (qui soutient la stratégie néolibérale) est actuellement dominante dans la société. La deuxième, développée par Spinoza, est l'idée de *multitude*, qui représente une pluralité se maintenant en tant que telle sans converger en un Un, ayant un pouvoir d'expression commun qui en même temps respecte la multiplicité singulière.

La «multitude» spinoziste est démocratique de deux manières : d'une part car elle pose le pouvoir comme appartenant au peuple et comme étant un pouvoir inaliénable et intransférable, un droit agi constitutif de la réalité sociale ; d'autre part car la multitude démocratique implique la préservation des différences qui la constituent naturellement ainsi que la résistance à l'uniformité ; une multiplicité sans point central qui n'admet jamais d'être réduite à une unité.<sup>9</sup>

La multitude est un tissu de relations qui permet de penser la singularité comme un effet, comme un nœud dans un réseau de relations évolutives dans lequel la notion d'une individualité séparée n'a pas de sens. C'est à la lumière de ce que cela implique entre l'homme et le monde, entre l'homme et l'homme, en construisant une communauté, qu'il nous faut considérer la place de la psychothérapie. Nous pourrions alors rendre la pratique psychothérapeutique au monde d'où elle provient.

Comme mentionné plus haut, et en tenant compte de la définition large de la multitude, je propose de considérer l'entretien psychothérapeutique comme une *micromultitude*, dans laquelle le renforcement du pouvoir commun n'implique pas l'annulation du pouvoir de chaque individu. Lorsque nous affirmons que nous constituons une trame, faite de nœuds expressifs constamment en mouvement et en transformation, nous affirmons aussi que lorsque nous sommes face à face en séance, nous sommes mutuellement constitués l'un de l'autre. Il y a dans cette rencontre une mutualité primordiale, réciproque, inévitable. Il s'agit d'une réciprocité constitutive ou radicale. Nous sommes là, deux altérités face à face, et dans ce moment nous nous constituons mutuellement. Cela demande du thérapeute qui croit savoir qui il a devant lui et qui il est lui-même de mettre de côté ses «statistiques intérieures» afin de s'aventurer dans cette rencontre sans intentions de contrôle et avec le profond désir de faire la rencontre de l'autre et de soi-même.

Dans son ouvrage *The time of the multitude*, Morfino (2014) propose une nouvelle hypothèse : «la primauté de la rencontre». Dans sa conclusion, il en arrive à ce qu'on peut appeler une politique de la rencontre. Il s'agit d'une proposition d'action politique qui présuppose que le fait de lutter pour la liberté de tous implique de renoncer à se raconter des histoires à soi-même, de renoncer aux mythes du Sujet et de l'Histoire, de l'unité et de la simplicité. Morfino cite la thèse de Simondon qui affirme que le collectif, l'expérience collective, la vie de groupe n'est pas le lieu où les traits

<sup>9</sup> N.d.t. : Veronica Gago, 2012 (dialogue avec Diéto Tatian).

saillants de l'individu singulier sont atténués ou diminués, mais au contraire le terreau d'une *nouvelle individuation* encore plus radicale et créative.

Toute notre puissance, à savoir tout ce dont nous sommes capables ici et maintenant, s'exprime là, dans la communion avec la puissance de l'autre. À l'unisson, l'intersubjectivité et l'intercorporéité forment ce territoire commun plein et intense où a lieu la psychothérapie, comme toute rencontre humaine, entraînant des conséquences décisives pour la politique. Dans un chapitre intitulé «Spinoza: pouvoir et liberté», Marilena Chaui, professeure de philosophie à l'université de Sao Paulo, écrit que: «tout comme l'individu est *unio corporum* et *conexio idearum*, et tout comme la Nature est un individu immense et complexe, les unions *corporum* et les connexions *idearum* peuvent, par une action commune, constituer un nouvel individu complexe: la *multitude* qui, tant dans le *Traité théologico-politique* que dans le *Traité politique*, constitue le sujet politique»<sup>10</sup>. Ainsi, dans le milieu de la psychothérapie, nous pourrions parler d'un sujet composé, un *sujet thérapeutique* qui naît comme expression de cette micromultitude. Selon Spinoza: «si plusieurs individus concourent à une seule action, de telle sorte qu'ils soient tous simultanément cause d'un seul effet, je les considère tous, en cela, comme une seule chose singulière»<sup>11</sup>.

Le concept central ici est que la *relation elle-même fonde ses propres termes*. Dans la rencontre entre deux personnes, au moment de la séance de thérapie, l'identité de chacun des participants s'élabore à partir de cette rencontre. Une telle conception entraîne à son tour de nouveaux concepts: le premier a trait à la *révision de la notion d'identité* en tant que structure fixe et inamovible. Si nous concevons l'identité comme étant donnée par les circonstances de la rencontre, alors nous voyons qu'elle est une structure en mouvement qui se modifie constamment. En ce sens, nous sommes les nœuds d'un tissage qui se font et se défont constamment. Le deuxième concept est celui de la *réciprocité radicale*. Dans le travail de thérapie, il y a une réciprocité inévitable qui dépasse la conscience que les deux peuvent avoir de ce qui se passe. Cela veut dire que le contact entre deux personnes ou plus, lorsqu'il est dénué de toute attribution à l'une ou à l'autre, libéré de tout sens donné et exempt de toute finalité, est alors *profondément égalitaire*. Ce contact peut évidemment devenir asymétrique lorsqu'il est chargé d'une attribution, d'une signification, d'une finalité, d'une identité ou encore d'identités et de «hiérarchies». Dans un tel contexte, le thérapeute

<sup>10</sup> N.d.t.: Chaui, 2000, p. 121.

<sup>11</sup> Baruch Spinoza. *Ethique démontrée suivant l'ordre géométrique*. Deuxième partie, définition 7.

peut s'attribuer le pouvoir de «toucher» et le client celui d'«être touché». Ce scénario laisse libre cours aux différences de pouvoir: l'autorité est donnée à celui qui a le pouvoir de toucher.

Il est possible de toucher l'autre avec le corps, des mots, des moments de silence, des objets, et cela peut mener à des attitudes allant de la guérison ou du soin jusqu'à l'esclavage, la soumission, la torture et la mort. Non seulement la réciprocité est originelle, mais de plus celui que je suis dans cette relation m'est donné par la présence de l'autre, et celui qu'est l'autre lui est donné par ma présence.

Ces considérations m'amènent à proposer le concept de *pleine présence*. Par cela, je veux dire que la présence est pleine lorsque je peux faire l'expérience que celui que je suis ici et maintenant m'est donné par cette relation particulière. De mon point de vue, les trois attitudes de base (regard positif inconditionnel, empathie et congruence) font partie de ce que j'appelle la présence thérapeutique. Les inclure permet une plus grande compréhension; elles *sont l'expression d'une seule attitude*.

Notre tâche est alors de prendre conscience de ce que nous vivons, puisque nous sommes différent et nouveau pour nous-même également. La congruence revient à être présent à ce nouveau que nous sommes et à le proposer à l'autre lors de la rencontre. De ce point de vue, la présence thérapeutique n'est pas quelque chose que le thérapeute fait, mais bien quelque chose qui se passe dans cet engagement mutuel, au sein de ce cadre expressif qu'est la psychothérapie. Il ne s'agit pas de deux présences qui s'additionnent, mais de l'expression d'une seule présence. Il ne fait aucun doute que cela relève plus d'une attitude que d'une technique, plus d'un engagement expérientiel que d'un automatisme intellectuel. Nous devrions admettre qu'afin d'être réellement en *pleine présence*, le thérapeute a beaucoup à déconstruire: les préjugés, les étiquettes et la *furor curandis*, que je nomme moins élégamment la panique à se tenir en silence ou à savoir quoi faire dans le vide de l'incertitude. Il y a peu de choses aussi difficiles que de comprendre et d'accepter la spontanéité des phénomènes biologiques et humains dans une culture comme la nôtre, orientée vers l'explication et ayant des conceptions finalisées de tout ce qui a trait à la vie.

Il n'est pas rare d'observer que, dans ces temps difficiles, la préoccupation principale est d'arriver à bon port, sans s'intéresser au voyage en lui-même; parfois je doute d'ailleurs de l'existence d'un tel port. J'observe fréquemment un tel phénomène dans des modèles psychothérapeutiques

en quête d'utilité sans tenir compte de la relation, mais également chez certains qui disent appartenir à notre modèle centré sur la personne. Je crois fermement que la valeur de la psychothérapie s'exprime au travers du partage et de la célébration avec l'autre, ou les autres, de la joie de l'excursion au sein de la rencontre, de cette intimité partagée.

Dans un autre article, je me suis posé la question rhétorique «pourquoi la pluie existe-t-elle?» afin de réfléchir sur le propos, l'utilité et la conséquence d'un phénomène ou d'un événement. À mon sens, il est clair qu'il est possible de répondre à cette question de deux points de vue. Tous deux ont cependant trait à la *finalité* du phénomène, puisqu'il s'agit dans les deux cas d'une réponse à la question «pour quoi?».

Une des réponses, d'un point de vue humain, pourrait être: pour irriguer les champs, pour nourrir les champs, pour augmenter les cours d'eau, pour maintenir l'équilibre écologique, pour créer des inondations, etc. Le propos du phénomène va au-delà du phénomène lui-même, il le transcende. D'un point de vue humain, la puissance de la pluie repose sur ses conséquences et sur le fait que ces dernières sont «bonnes» ou «mauvaises». Une autre réponse, plus globale, serait que la pluie existe afin qu'il pleuve: le phénomène existe uniquement comme affirmation de son occurrence, il est *immanent*. D'un point de vue humain, nous pensons ainsi à la pluie selon des critères d'utilité. En revanche, du point de vue de la nature prise dans sa globalité, il pleut seulement dans la finalité de pleuvoir. Dans cette perspective le pouvoir, la puissance de la pluie réside dans le fait qu'il «peut pleuvoir».

De la même manière, nous pouvons comprendre la rencontre humaine depuis notre propre point de vue, celui de l'autre ou depuis les deux simultanément; les deux premiers relèvent d'une finalité intentionnelle et le dernier d'une finalité désirante. Pour ceux d'entre nous qui pratiquons la psychothérapie selon la perspective centrée sur la personne, il est crucial de dénuer notre compréhension de tout jugement de valeur, de «bon» ou «mauvais» vis-à-vis de l'expérience vécue par nos clients. Et alors que le fait de suspendre tout jugement de valeur n'est possible que dans une certaine mesure, un jugement très subtil s'insinue dans la finalité intentionnelle: il est bon de conquérir cette finalité, et mauvais d'en dévier ou de la manquer.

De la même manière qu'avec la pluie, nous pouvons nous questionner sur la puissance de la rencontre. Soit le potentiel de la rencontre réside dans son résultat, c'est-à-dire dans quelque chose qui est au-delà de l'événement, soit la puissance de la rencontre réside dans la rencontre

elle-même. C'est cette dernière possibilité que je nomme finalité désirante.

En tant que thérapeute je propose un lieu, un temps, une ouverture, une attention, un souhait (l'action de souhaiter), un respect ainsi qu'une manière de considérer la rencontre comme une manifestation de mon «hospitalité radicale» (Derrida & Dufourmantelle, 2000), qui représente à mes yeux ce qui est thérapeutique dans une thérapie.

Un très beau poème du poète argentin Roberto Juarroz illustre merveilleusement cette façon de comprendre notre travail :

*No tener más objetivos  
que las manos abiertas  
y los inevitables desvíos de la brújula,  
no para corregirlos  
sino para lanzarnos justamente por ellos.  
Allí estas sombras que somos  
hallarán los rumbos necesarios  
para ahondar en el tiempo  
los trazos de este sueño inverosímil.  
Sólo los desahuciados derroteros  
y los viajes inversos  
compaginan los sueños imposibles  
y conducen a puerto*

N'avoir d'autres objectifs  
que d'ouvrir les mains  
et les inévitables déviations de la boussole,  
non pour les corriger mais afin  
de nous élaner justement à leur rencontre.  
C'est là que ces ombres que nous sommes  
trouveront les trajectoires nécessaires  
pour fouiller dans le temps  
les traces de ce rêve improbable.  
Seuls les défaitistes désespérés  
et les voyages inverses  
concilient les rêves impossibles  
et mènent à bon port

Au cœur de la psychothérapie se trouve la capacité du thérapeute à être sa propre expérience lors de la rencontre thérapeutique. Pour y parvenir, il lui faut apprendre certaines choses et en désapprendre d'autres. Il s'agit de comprendre que rien ne se passe en dehors d'une relation, puisque nous en sommes l'expression et que tout ce qui s'y passe est mutuellement constitué. Ainsi la présence est-elle aussi un événement né de l'implication mutuelle et de la réciprocité radicale.

De ce point de vue, je considère la présence thérapeutique comme un événement relationnel, qui émerge d'un mode de relation et à la fois le constitue, ce mode se situant dans un espace interstitiel que nous appelons «entre». Cette présence est une entité seulement dans l'espace relationnel unique qui se crée avec l'autre. De ce fait, nous ne sommes pas en relation, mais nous sommes la relation.

Ce que je m'efforce de faire, c'est de parcourir le chemin qui nous conduit à nous comprendre et à comprendre que ce qui existe est l'expression de

relations infinies, que ce qui se passe maintenant entre ce texte et ses lecteurs est un bouquet de relations, d'intensités variables.

Je considère la psychothérapie comme une pratique politique, une pratique inévitablement politique, qui rend compte de l'homme lié au cosmos, affirmant son *conatus*, son effort pour persévérer dans l'état d'être, comme le définit Spinoza; sa volonté de puissance, selon les mots de Nietzsche; sa tendance formative, dans les termes de Rogers.

Ces auteurs proposent une politique des relations humaines basée sur la relation, indépendamment de ses deux termes, sur le caractère créatif de chaque rencontre, sur la présentation en tant que nouveauté, l'expérience en tant que multiplicité, le temps en tant que durée, intervalle, sur l'acceptation des passions, sur la liberté plutôt que sur le contrôle et la surveillance. Il s'agit du chemin vers la révolution silencieuse, le tissage de réseaux solidaires, fraternels, affirmant la vie, les passions joyeuses et la liberté. Cette manière de concevoir le lien thérapeutique ne se limite pas au domaine de la consultation. Elle s'étend inévitablement à la vie de chaque jour du client, à ses relations familiales et sociales, ce qui est profondément politique car promouvant ce que Spinoza, dans son *Traité politique*, nomme «une communauté d'amis»:

Si deux personnes s'accordent entre elles et unissent leurs forces, elles auront plus de pouvoir ensemble et conséquemment un droit supérieur sur la nature que chacune des deux n'en avait à elle seule; et plus nombreux seront les hommes qui auront mis leurs forces en commun, plus aussi ils auront de droit à eux tous.<sup>12</sup>

Nous voici alors face à la question: que faire à cette croisée des chemins où nous conduit l'exercice omniprésent de la politique néolibérale et les exigences du «plan incliné»?

Il s'agit de donner une place au chaos au sein de la psychothérapie et de la relation à l'autre, car c'est le lieu du mystère, du renoncement au savoir et de l'abandon à la créativité et à la nature dans ses multiples manifestations. Il s'agit de faire de la place au jeu des résonances, d'avoir bon espoir dans le fait que l'autre et moi-même pouvons avancer dans le sens de la transformation mutuelle.

Il s'agit de rendre hommage à la complexité de l'humain, de s'approcher de la rencontre les mains, le cœur et l'esprit ouverts, de voir cette forme de rapprochement comme une étape vers une dimension authentiquement

<sup>12</sup> N.d.t.: traduction française: Hadi Rizk (2008). *Comprendre Spinoza*. Paris. Armand Colin.

humaine, en acceptant sa complexité tout en nous souvenant que notre apport n'est ni plus ni moins que de contribuer par notre présence à ce moment sacré qu'est la rencontre authentique avec l'autre.

Donner de la place au chaos revient à renoncer aux analyses qui effilochent et fragmentent, à s'extraire du rôle d'un ordinateur et à arrêter d'être un agent de l'ordre pour devenir agent de transformation, en gardant à l'esprit que cette transformation s'effectue chez l'autre comme chez soi-même.

Cela demande aussi d'être attentif aux multiples variations des expériences, des affects, des soi mouvants que nous sommes, non pas pour les modifier mais pour les rendre manifestes, visibles et en permettre la richesse. De se permettre d'être présent, d'affirmer cette présence dans sa propre multiplicité d'existence plutôt que de se contenter d'un sens limité de soi-même.

Il ne s'agit de rien de plus que de poursuivre le chemin que nous avons entrepris, sans nous laisser attraper par la logique de «l'intérieur et l'extérieur», en nous réappropriant la joie de la rencontre elle-même, en tissant des liens, en renforçant notre militantisme, notre vocation pour le pouvoir qui nous unit à la terre, aux autres espèces et à nos frères de toutes les couleurs, de toutes les croyances, de toutes les conditions. Parce qu'ils sont nous.

Au début de ce texte j'ai fait référence à la difficulté que je rencontrais à écrire car je me souciais du «média». Alors j'ai décidé d'employer un moyen qui m'est confortable et que j'apprécie particulièrement : la poésie.

Voici ce qui en résulte, en guise de synthèse à ce chapitre :

<i>Abrimos en</i>	Nous ouvrir dans
<i>los tiempos,</i>	les temps,
<i>las memorias,</i>	les mémoires,
<i>los recuerdos,</i>	les souvenirs,
<i>los disfraces,</i>	les déguisements,
<i>los contornos del cuerpo, unir los ojos,</i>	les contours du corps, unir les yeux,
<i>las orejas</i>	les oreilles,
<i>las voces primitivas,</i>	les voix primitives,
<i>el caracol químico de los ancestros,</i>	l'escargot chimique des ancêtres,
<i>dejar atrás el flujo de electrones</i>	laisser derrière soi le flux des électrons
<i>y de protones.</i>	et des protons.

*Arrojarnos  
al abismo del encuentro,  
al intangible sonido del  
mar que se oculta,  
adentro del dolor,  
a la caverna de los sueños,  
Partirnos,  
quebrarnos sin temor  
en pedacitos,  
retazos  
de un color tímido  
y otro arrogante  
y otro  
y otro  
y otro  
hasta  
entender:  
El compromiso,  
la caricia compartida,  
la tropilla que  
somos,  
que fuimos,  
que seremos.*

Nous jeter  
dans l'abîme de la rencontre,  
dans l'intangible son de  
la mer qui se cache,  
à l'intérieur de la douleur,  
dans la caverne des rêves.  
Nous briser,  
nous casser sans peur  
en petits morceaux,  
patchwork  
de couleur timide  
puis un autre arrogant  
et un autre  
et un autre  
et un autre  
jusqu'à  
comprendre:  
L'engagement,  
la caresse partagée,  
la petite troupe que  
nous sommes,  
que nous avons été,  
que nous serons.

## Références

- Berardi, F. (2017). Entrevista Veronica Gago'. *Diario*, 12 Novembre.
- Byung-Chul, H. (2017). *Psychopolitics: Neoliberalism and new Techniques of Power*. Londres & New York: Verso.
- Chau, M. (2000). Spinoza: poder y libertad. In A. A. Boron (comp.) *La filosofía política moderna. De Hobbes a Marx*. Buenos Aires: CLACSO.
- Deleuze, G. (2001). *Spinoza: Practical Philosophy*. San Francisco, CA: City Lights.
- Derrida, J. & Dufourmantelle, A. (2000). *Of Hospitality*. Stanford, CA: Stanford University Press.
- Gago, V. (2012). Diálogos: Diego Tatian. *Página/12*, 21 mai.
- Goodwin, B. (1998). *Las manchas del leopardo*. Tusquet, coll. Metatemas. Edimbourg: Floris.
- Goodwin, B. (2007). *Nature's Due: Healing our Fragmented Culture*. Edimbourg: Floris.
- Hurtado, S. A. (2013). *Humanismo Social*. Santiago de Chile: Ediciones Universidad.
- Kirschenbaum, H & Henderson, V. L. (ed.) (1989). *The Carl Rogers Reader*. Londres: Robinson & Boston: Houghton Mifflin.
- Morfino, (2014). *El Tiempo de la Multitud*. Madrid: Tierradenadie Ediciones.
- Negri, A. (2004). *Subversive Spinoza*. Manchester: Manchester University Press.
- Spinoza, B. (1677/2011). *Éthique*. Paris. LGF/Le Livre de Poche, coll. Classiques de la philosophie.
- Spinoza, B. (1677/2013). *Traité politique*. Paris. Éditions Alia.